

# LES DEUX GOSSES BOVRIL...

## CE QUE DURE LE BONHEUR

Tout cela fut réglé séance tenante, et l'ami de la Crépin se rendit immédiatement chez Zéphyrine, afin de lui faire part de sa bonne fortune : car c'était le salut pour elle, et l'enfant lui servirait à amasser en mendiant.

Elle devait, nécessairement, quitter Paris tout de suite, à cause des recherches qui seraient faites. Mais dès qu'elle serait à la campagne, et grâce aux pièces établissant l'identité de Claudinet, elle n'aurait plus rien à craindre.

Pendant que se préparaient ces événements à Paris, M. et Mme de Kerlor, s'aimant toujours davantage et s'abandonnant à tout leur bonheur, cheminaient vers la mine que M. de Kerlor avait rouverte.

Grâce à sa bonté n'excluant pas cependant une fermeté inébranlable, M. de Kerlor s'était attaché autrement que par le salaire, les ouvriers qu'il employait à l'extraction de l'or.

Ils aimaient leur *senor caballero*, et se fussent fait tuer pour lui.

Ce fut une joie que la venue de la comtesse, se dévouant, elle aussi, à leur sort, pansant les blessés, soignant les malades, obtenant à tous quelqu'un de ces petits extra qui remplissent de reconnaissance les cœurs des ouvriers.

Si l'ouvrier n'a pas toujours l'éducation d'un prince, combien de princes, en revanche, à qui l'on souhaiterait le cœur de l'ouvrier !

— Mais, ma bien-aimée, sais-tu bien que je finis par être jaloux ?

— Et pourquoi donc, mon Georges ?

— Parce que tu es autant aimée de nos ouvriers que de moi ! Vais-je, moi, t'aimer assez, puisqu'il faut que je t'aime plus qu'eux, plus que tous ceux qui t'aiment. Tu le vois, j'ai raison d'être jaloux !

— Pour apaiser cet atroce sentiment chez mon seigneur et maître adoré, je n'ai qu'une seule ressource, répondit avec une grâce délicieuse la comtesse. Et, jetant ses bras autour du cou de Georges, elle lui donna un long baiser.

— Vois-tu, ma chérie, dit M. de Kerlor, si nous avions Fanfan avec nous, notre bonheur serait trop grand, j'aurais peur ! Je ne regrette pas de t'avoir dit de le laisser à sa tante qui, je le sais, veillera sur lui comme si c'était son fils.

— Je ne veux pas te faire de peine, répondit Hélène ; mais je t'avouerai que parfois j'ai de sombres pressentiments. Je le vois malade... je sens un danger planant sur lui... la nuit, je m'éveille en sursaut, baignée de sueur : je crois l'entendre qui m'implore... Je prie, le calme revient, oh ! mais si lentement, si lentement !...

— Chasse ces idées, mon Hélène : notre fils, notre cher petit Fanfan est bien gardé.

La mine commençait à donner des résultats appréciables. Débarrassée des débris qui l'encombraient, les galeries étant bien nettoyées et étançonnées à nouveau et selon toutes les règles usitées en pareil cas, la mine laissait voir qu'elle compenserait les peines qu'on avait prises pour la remettre en état.

Un jour, un ouvrier fit sauter un quartier de roc, derrière lequel apparut un filon d'or d'une merveilleuse richesse.

M. de Kerlor, voulant récompenser les mineurs de leur travail, leur accorda la journée pour se distraire et s'amuser, après les avoir prévenus que leurs repas, ce jour-là, leur seraient préparés et servis à sa demeure.

En outre, cette journée leur serait payée double, et le salaire de chacun augmenté dorénavant de moitié.

Inutile de dire les cris d'allégresse de ces braves gens.

Si le maître, le patron, le chef d'industrie comprenaient leurs devoirs ; s'ils avaient un peu plus la notion de la justice et ne se laissaient pas aller, par esprit de lucre et souvent de passion du jeu ou autre, à commettre ce crime criant vengeance au ciel : *Frauder l'ouvrier dans son salaire* (et par ouvrier, on entend tous ceux qui sont obligés de fournir un travail quelconque à un autre) ; si ce vol manifeste et si fréquent n'avait pas lieu d'une façon aussi éhontée qu'on le voit pratiqué partout ; si le maître s'occupait de ses ouvriers, les traitait comme doit être traité l'homme, et non la bête de somme, la question sociale ne s'agiterait pas menaçante devant le capital, au Nouveau comme à l'Ancien-Monde.

Le maître, le chef d'atelier ou le directeur qui maltraite ses ouvriers, payera, souvent de son vivant, le mépris qu'il fait de cette image de la Divinité : l'homme.



## Nourriture délicieuse

pour les malades, les convalescents,  
pour les athlètes, pour développer  
les forces physiques tout en étant

Un breuvage agréable  
et rafraîchissant.

## LE PLUS FORTIFIANT.

Préparé par **BOVRIL**, (Limité)

Londres (Angleterre),  
et 27, rue Saint-Pierre, Montréal (Canada.)

Est-ce sa faute, à l'ouvrier, s'il est né dans cette humble condition ? Est-ce votre faute, à vous, maîtres, patrons, riches de naissance ou inintelligents parvenus, si vous êtes riches ou parvenus ?

Quand on songe qu'il a fallu l'encyclique *Sur la condition des ouvriers* pour rappeler ce qui est de telle justice, que certains pays ont, dans leurs lois, des sanctions pénales contre l'exploiteur maudit du travail des autres !

Notre siècle en vaut un autre, disait un grand évêque de France ; mais, de même que nous avons dans l'histoire du monde l'âge de pierre, l'âge de fer, l'âge de bronze ; de même pouvons-nous dire sûrement que nous sommes à l'âge d'or, et bien plus sûrement encore, que nous sommes à l'âge d'ordure.

M. de Kerlor comprenait ses devoirs : nous l'avons dit, ses ouvriers se fussent fait tuer pour lui.

— Sais-tu bien, ma chérie, dit-il à Hélène quelques jours après la découverte du filon, que nous devenons immensément riches ?

— Oui, mon Georges, je le sais, répondit Hélène. Ne songes-tu pas à rentrer bientôt en France ?

— Certes, j'y songe. Mais auparavant, je veux assurer le bonheur des braves gens qui travaillent avec moi. Je ne sais pourquoi je suis poussé à cela presque malgré moi : c'est comme si cela devait nous porter bonheur.

— Puisque tu es dans ces dispositions, prends le temps nécessaire à l'exécution de ton projet. Je te demanderai, de mon côté, que tu veuilles bien penser à nos pauvres de Kerlor. Non point que je te demande de les enrichir subitement : il y a des moyens de rendre le peuple heureux sans l'humilier, ou peut-être l'exposer à se perdre s'il se voyait soudain passer de la gêne à l'abondance.

— Voyons, mon Hélène : tu dois avoir étudié ces moyens. Veux-tu me les indiquer ?

— Mon bon ami, tu les connais comme moi, mais, dans tes préoccupations, tu ne les vois pas nettement dessinés.

— Je t'avoue, ma toute chérie, n'en voir aucun.

— Tu me lisais, parfois, ces efforts tentés chez nos voisins de l'Est, pour améliorer le sort de l'ouvrier.

— Veux-tu dire ces sociétés catholiques de Belgique, dont le but principal était d'acheter des terrains, de bâtir de jolies maisons, propres, commodes, où toutes les lois de l'hygiène étaient observées, et dont l'ouvrier devient propriétaire moyennant une location minime payée durant un nombre d'années fort limité ?

— Précisément, mon cher Georges.

— Je ne vois pas que ce moyen soit bien pratique à Kerlor !

— Parce que tu ne l'examines pas sous toutes ses faces. Tu sais que certains pays d'Amérique — malheureusement trop rares —, pour attirer des colons et peupler leurs Etats, non seulement donnent des terres, mais fournissent une demeure : très simple, sans doute, mais suffisante. En outre, ces mêmes gouvernements donnent les bêtes de trait, les instruments de culture : dès que le colon se suffit à lui-même il paie graduellement le stock de ferme qui lui a été avancé de cette façon.

A suivre